

**L'ESSENCE
SCRIPTURALE
DU BOIS GRAVÉ**
Les livres d'artiste de
LUCIE LAMBERT

Collectif sous la direction de
Réjean Beaudoin
Éditions du Noroît, Montréal, 2010, 80 pages

L'art de Lucie Lambert

par Réjean Beaudoin

Depuis quarante ans que je connais l'artiste, je ne peux pas m'empêcher de penser que son engagement dans la voie qu'elle a choisie relevait, au départ, de ce que j'appelle, faute d'un meilleur mot, une recherche de la vérité. C'était vers la fin de nos études classiques dans un bon collège de province. Nous étions tous nourris de philosophie humaniste, à la mode du temps, et Lucie prospectait ses raisons d'embrasser une carrière qui n'avait rien pour justifier l'important « investissement » que ses parents avaient injecté dans son éducation. Je ne crois pas qu'elle se soit alors inquiétée de leur réaction, ni qu'elle eût jamais redouté de leur part aucune résistance à son choix, quel qu'il fût, puisqu'ils n'avaient pas de préjugés quant à son orientation. Je veux leur rendre ce

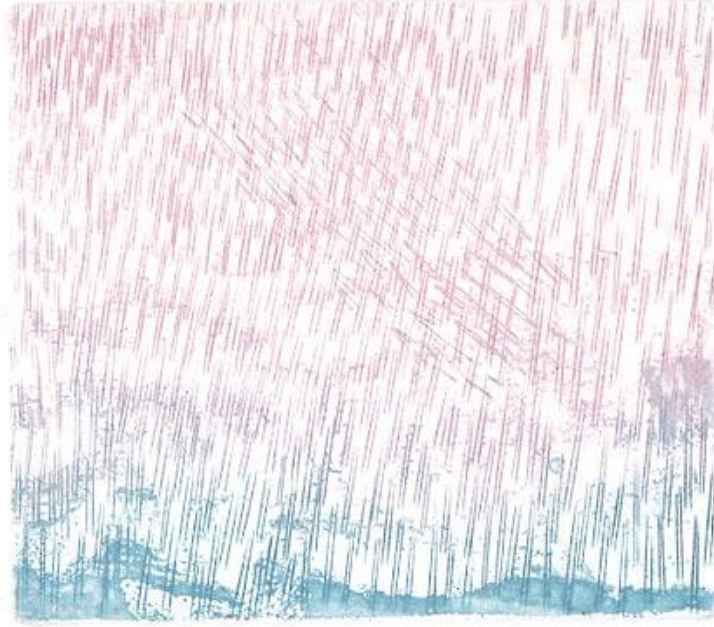
juste témoignage: contrairement à la minuscule bourgeoisie régionale dont ils incarnaient pourtant le type, leurs attentes à l'endroit de leurs enfants n'avaient rien de contraignant ni de figé. N'empêche que Lucie restait en proie, pour elle-même, à l'angoisse de se convaincre que sa passion de dessiner et de peindre répondait à beaucoup plus qu'à l'inclination naturelle de ses goûts et de son caractère. Il lui fallait éprouver que sa voie n'était pas qu'une dérive ludique de sa passion. La perfection d'une beauté achevée techniquement est un leurre plus néfaste que désirable, si une telle ambition se contente de l'effet de la virtuosité. Celui ou celle qui exécute pareille prouesse peut, bien sûr, émerveiller la galerie, mais c'est au prix de se tromper soi-même et d'égarer ses admirateurs, si la source de l'oeuvre n'est pas restituée dans sa présence pleine.

L'humanisme de nos années d'apprentissage ont certainement marqué Lucie au point de façonner chez elle des préoccupations qui durent encore, tout en changeant de forme. Je crois toujours que Lucie continue de concevoir son art comme ce qui se meut dans un monde de signes et de symboles dont le propre est de dépasser l'aspect sensible des choses pour



pénétrer un monde « supra-naturel ».

Tel est le chemin qu'elle n'a jamais cessé de suivre et qui l'a conduite au carrefour de nombreuses traditions. Il n'est pas commode d'user sans mentir du mot vérité, car rien n'est vrai: savoir, aimer, croire et s'émouvoir nous trompent diversement, et la vérité toujours s'évade en quelque point. Ce n'est pas une raison de privilégier l'ignorance béate, le scepticisme ou le cynisme qui n'atteignent pas davantage à quoi que ce soit. Ces évidences ne diminuent en rien l'idée de vérité qui ne paraît pas souffrir de l'impossible accès qui la défend et qui devrait plutôt la ruiner, si l'on s'en tient strictement à l'ordre empirique. Là où s'éprouve l'intangible de la présence,



la fugacité évanescence du présent, là se trouve au moins un signe de vérité, oserais-je dire, mais c'est contourner la difficulté par le sophisme, j'en ai peur. Car la pleine présence ne manque nulle part et l'expérience n'en est interdite à personne. Pareille expérience ne recèle rien de son intégrité à qui la fait, mais c'est l'expression verbale et symbolique, la traduction esthétique ou l'autorité morale qui ne peuvent manquer de laisser choir quelque parcelle de la plénitude appréhendée, dès qu'il s'agit de la dire. Un art muet rendra-t-il mieux la chose que le discours des savants et la prose mystique des extasiés? Si seulement ces bavards savaient se taire, on les croirait peut-

être sans autre témoignage que l'exemple. Et imaginez les écrivains qu'on pourrait lire, s'il leur était seulement épargné de dépenser leur salive auprès des journalistes!

Dans certains des propos qu'elle a confiés au fil des ans à divers interlocuteurs, on sera étonné de lire que Lucie avoue ne pas avoir de prise sur sa pensée, qu'elle se décrit comme en marge de la pensée. J'y vois plutôt un point crucial de sa pratique artistique. Non pas que je la croie dépourvue de la faculté de réfléchir, d'analyser et de projeter des formes dans un espace en tous points choisi et délimité par elle: cela est évident à quiconque a des yeux pour voir ce qu'elle dessine, grave et réalise. Se trouver exilée du monde de la pensée, pour elle, c'est dire qu'elle s'est astreinte à une longue et rigoureuse pratique de la connaissance de ses gestes de dessinatrice, de peintre et de graveur, gestes qui ne procèdent guère de la voix mentale ni du langage, mais qui doivent surgir de quelque autre source plus sensible.



La force de ne pas distraire par la pensée spéculative ce qu'on peut faire par le geste le plus simple est une discipline qui s'est perdue et dans laquelle gît tout l'espace pictural, là où se précise peu à peu le mouvement d'une pensée assouplie à l'action de cerner le vrai, presque sans y porter atteinte, d'un élan non prémédité. C'est la nature qui en premier lieu s'est présentée comme ce point d'appui pour élaborer une suite d'images de la rivière St-Maurice, regroupées en livre d'artiste avec des poèmes d'Yvon Rivard, sous le titre de *Frayère*. La gravure est la discipline que Lucie a pratiquée avec le plus de continuité et pour laquelle elle a reçu la formation technique



la plus achevée.

La sculpture, le bijou, la

céramique et la gouache lui ont ensuite appris à saisir les rythmes

élémentaires du feu et de l'eau, les mouvements ralentis des nuages et des

arbres, les formes organiques de la vie animale jusqu'à l'énigme dramatique

du corps humain. Cette infinie métamorphose de la création lui serait peut-

être restée interdite sans le fil conducteur de la calligraphie chinoise,

pratiquée avec assiduité depuis vingt-cinq ans et où l'artiste croit approcher

de plus en plus le secret d'une harmonie cachée. « Du Vide de l'esprit jaillit

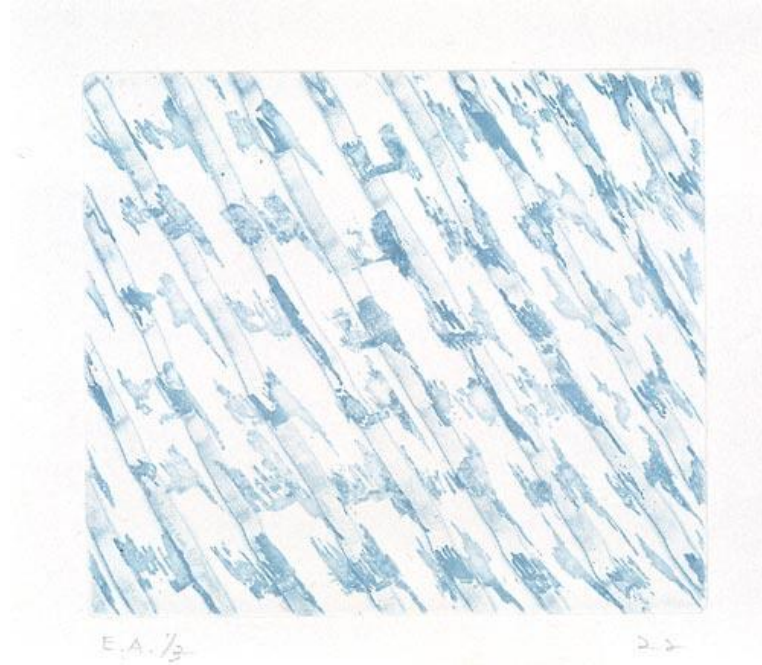
la lumière; là se trouve le salut de l'Homme. » (François Cheng, *Vide et plein*,

le langage pictural chinois.)



Graver des images dans le bois, c'est les aider à s'échapper de l'arbre comme le poisson qui saute et sort de l'eau, aime à dire celle qui exécute les estampes que j'évoque. De la surface jaillit une forme vivante, plus tard saisie sous la presse. Lucie se fait l'instrument docile de forces captées au fil de la plume ou au tracé du burin. Délivrée par la morsure d'une entaille incisée dans le bois, le métal, par une rencontre de matériaux qui les arrache pourtant à la seule matérialité, l'oeuvre apparaît. On peut bien dire que je

divague doucement, mais nous savons qu'il existe des musiciens sourds et des peintres aveugles.



Les images de Lucie sont le secret murmuré de l'étrangeté du monde, souffle évadé d'une profondeur muette et cependant porté comme par miracle à notre oreille ou signe adressé à l'oeil.

Au gré des voyages qui l'ont fait s'installer un jour, il y a vingt-trois ans, à Vancouver, où elle allait bientôt découvrir les figures de l'art amérindien, notamment dans l'atelier de Bill Reid, auprès de qui elle s'est initiée à la sculpture et au bijou, je crois deviner que ce n'était pas seulement la fascination pour la remarquable perfection formelle de l'art des autochtones de la côte ouest qui l'attirait vers pareille source d'inspiration, mais l'une des

phases pressenties de sa quête de paix et d'harmonie avec le milieu naturel et les acteurs toujours déroutants des sociétés humaines. Peu importe que celles-ci participent des mythes primordiaux ou qu'elles s'en soient arrachées pour se tourner vers de nouveaux dieux, au prix d'offrandes plus coûteuses et de tourments inédits, il n'en reste pas moins que les hommes tendent, sans doute malgré eux, vers un moyen terme, un équilibre, un point de justesse et de tensions résolues dont ils trahissent aussi la loi, bien qu'ils arrivent pourtant à la formuler, et, parfois, à la réaliser en quelque cime de leur commune sagesse.

Puisant aux formes anciennes de techniques méditatives venues d'Orient et aux rites encore vivants des premiers habitants de l'Amérique, Lucie pratique des méthodes de ressourcement quotidien qui sont devenues indissociables de son art, parce qu'elle a constaté que ces exercices sont d'abord nécessaires à sa vie tant physique que psychique. Je dirais qu'elle se traite en quelque sorte comme elle prend soin des outils spéciaux qui servent non seulement à marquer le papier, à entailler le bois ou à ciseler le cuivre ou l'argent, mais qui sont avant tout des médiateurs de forces entre

l'artiste qui les manie et l'univers dont ils ont la propriété de révéler certains circuits cachés. Il en va de même de ses séances de respiration, de concentration, de ses dialogues avec ses maîtres et des silencieux colloques avec la matière gravée, dessinée, imprimée. Il s'agit donc de saisir et de laisser apparaître le passage frayé par la vie dans le tissu déjà ductile de la matière, laquelle n'est pas hors de soi, ni Lucie entièrement dégagée de celle-ci, mais c'est bien dans la personne de l'artiste, et sans qu'elle y soit pour rien, que passent les dix mille chemins par où il faut que quelque chose ait lieu.

